

SOLAURE MON VILLAGE

LE QUARTIER DES ANNÉES 1950

« En somme, ce quartier avait été bâti dans un désert et cette population qui était arrivée lui avait donné un esprit populaire, ce n'était que des ouvriers, des mineurs, des employés de la CFVE, de la MAS ou de l'hôpital. Cette homogénéité donnait une vie de quartier très particulière et intense, on pourrait même dire une vie de village. Comme le quartier s'est transformé avec la construction des HLM vers 1960 et des copropriétés vers 1975, il y a eu migration de la génération suivante vers ces logements plus confortables, mais sans quitter le quartier, ce qui a longtemps maintenu cette mentalité singulière et créé un sentiment d'appartenance à Solaure. »

« Au patro, on avait tous les mêmes noms. Les gens restaient au quartier et on se mariait entre nous comme à la campagne. »

« Dans ma classe, il y avait des enfants qui ne connaissaient même pas Bellevue » disait une institutrice dans les années 50.

Échanges entre Henri Flachard, Roger et René Bouhours

Les copains d'abord



Collection J.B.

J.B. : « Mme Mathoulin vendait des textiles sur les places. J'étais copain avec son fils et elle nous avait vendu à tous le même pull que nous portions fièrement dans les années 50. Quand on nous voyait passer à cause de la couleur, les gens criaient « Allez les Verts »

D.F. : « Oui, je me souviens bien de Mme

Mathoulin. À la fin des années 60, c'était la mode des chemises roses avec des cols en pelle à tarte. Ma mère m'avait envoyée chez elle pour aller en chercher tout un assortiment de tailles. Mes frères les ont essayées à la maison et ma mère a payé celles choisies et rendu les autres »

Échanges entre Joseph Berthet et Danielle Fournier

Un passage : Le conseil de révision



Les « classards » de Solaure — 1957
devant l'Hôtel de Ville
Collection René Bouhours

« C'était l'entrée des garçons dans l'âge adulte et on craignait toujours d'être réformé. On descendait en bande à l'Hôtel de Ville. On passait devant un médecin et on disait « Bon pour le service ». Après, on achetait des cocardes et des insignes, on se prenait en photo et nous

allions au bar du Centre arrosar ça. Le soir, à Solaure, on faisait du bazar dans les rues, mais les gens l'acceptaient bien puisqu'on avait grandi ici »

René Bouhours

Un espace féminin : Le lavoir



Le lavoir avant la démolition de 2009
collection H.F.

D.F. : « J'ai eu mon bac à Solaure, au lavoir, le bac à lessive »

Ro. B. : « Au lavoir, deux rangées de bacs se faisaient face, une lessiveuse permettait de faire bouillir le linge. À gauche, en rentrant, il y avait une essoreuse à manipuler avec soin, mais il fallait faire très attention pour la mettre en route. »

« Les bavardages allaient bon train, et faisant (ou défaisant) la réputation de toutes les familles du quartier. Les nouvelles y circulaient vite. On disait « C'est Radio Benon » »

J.B. : « C'était aussi un endroit qui faisait vivre le quartier. Une année, les dames qui fréquentaient le lavoir ont organisé un voyage à Lourdes. Chaque mois, il y avait une petite somme d'argent à mettre. Le voyage a eu lieu au début des années 50. »

Ro. B. : « Dans le même bâtiment, il y avait Les Bains-Douches — le samedi et le dimanche matin, nous avions droit à 15 minutes, il me semble, et si tu n'étais pas sorti, le gérant tapait des grands coups dans la porte pour te faire sortir »

Échanges entre Danielle Fournier,
Joseph Berthet et Roger Bouhours

Les commerces

Il y avait, dans les années 50, beaucoup de petits commerces dans le quartier, des épiceries rue Mazarick et Henri Brisson (Mr Boironillon puis Mr Plagnat), un boucher, Mr Guichard, une boulangerie tenue par Mr Laye, rue Dard-Janin, le tabac et une mercerie que tenait Mme Melly place Louis Courier, un bistrot « Chez Vincent » en face de la Boule des Hospitaliers qui devint ensuite un salon de coiffure. Dans la rue de Solaure, il y avait un restaurant-bistrot-épicerie. Mon père faisait partie d'une tontine et versait une cotisation tous les mois pour faire un grand repas ensuite. Ce groupe s'appelait « Tout pour la gueule ». Au-dessus, rue de Solaure, on trouvait un marchand de charbon, Mr Grangeon, car les HBM n'avaient pas de chauffage collectif. On y a construit aussi dans les années 30 un lavoir avec des baignoires. On trouvait aussi un marché hebdomadaire avec 3 ou 4 forains, la Zette, la Guille Vallet qui vendait des fromages et aussi un cordonnier, rue Dard-Janin, Mr Gratton. Ils habitaient d'ailleurs tous le quartier. Dans ces commerces, on pratiquait souvent le crédit, car la population était vraiment pauvre.

« Il y avait à Solaure dans les années 50 tout un monde de vendeurs des rues et de petits métiers

assez pittoresques. On se souvient, par exemple, lors de la saison, du vendeur d'airèlles au bol que les gosses suivaient dans la rue. On voyait aussi des chanteurs des rues qui venaient dans les cours. On leur jetait des piécettes entourées de papier ou on leur achetait les feuilles de charsons qu'ils beuglaient. Sur le quartier habitait un forain, Mr Targe. Il soldait ses fruits et légumes à Solaure quand ils commençaient à s'abîmer. Il y avait une femme, Mme Charbonnier, avec un fort accent, qui passait dans la rue et vendait avec une voiturette des petits morceaux de charbon que son mari allait glaner sur les croisiers à la Ricamarie. On appelait ça « aller aux pètes ». On l'entendait de loin avec son cri : « Fous foutez du charbon... » Dans la cour des miracles s'installait souvent un cardeur de laine qui refaisait les matelas en plein air. On trouvait aussi les paysans du secteur qui s'étaient adaptés à ce nouvel environnement. Mr Rabeyrin, qui avait une ferme à la Croix de l'Orme, livrait le charbon avec un char tiré par une vache. Mr Roy faisait du transport avec un cheval. Mr Seguin, au-dessus de la croix de l'Orme faisait de l'élevage. »

J.B. & R.B.



Brochure de présentation du club cyclotouriste de l'As de Trèfle, 18 rue Bossuet — 1976
Coll. Henri Flachard

Le foot



Football club de la Rivière — 1940
collection Roger Bouhours

« Je ne suis pas sur la photo. J'étais alors soldat en Algérie et les copains me l'avaient envoyée pour me dire qu'ils ne m'oublieraient pas »

« Il n'a existé à Solaure que deux clubs de foot : le F.C. La Rivière et l'Étoile de la Croix de l'Orme. Le plus pratique était celui de la Rivière avec son terrain équipé de tribunes et de vestiaires sous le Parc de Solaure. Celui de la Croix de l'Orme était plus loin, à l'emplacement du Géant Casino

actuel. Souvent, les deux clubs matchaient l'un contre l'autre, sans cadeau, mais avec respect. Notre siège se situait place Bellevue au Café Blanc où on se retrouvait pour des Troisième mi-temps mémorables après les victoires. »

Roger Bouhours

Les boules



Boules des Hospitaliers — 1956
coll. Joseph Berthet

On allait aussi aux jeux de boules. Il y en avait partout : L'Amicale, La Boule de la Croix de l'Orme, la plus ancienne, celle de la Vienne, les Hospitaliers rue Dard-Janin et les Joyeux Rescapés rue Ambroise Paré. Mes copains et moi, les dimanches matin

nous avions pris l'habitude de jouer aux boules aux « Hospitaliers ». A cette époque 1955-1956, il y avait une petite tonnelle au-dessus des jeux. Il y avait des sacs de sable pour l'entraînement de la boxe. »

Joseph Berthet

Musique en tout genre



Festival international de l'accordéon — 1960
Les accordéonistes, place Louis-Courcier
Archives Municipales de Saint-Étienne
Ref.5F1 5416



Le Progrès 20 février 2000

LA CHANSON DE SOLAURE

écrite par le groupe de jeunes cités dans l'article « Le matin, quand le jour se lève à Solaure, tout le monde est content, soleil levant Le père Gonon et ses élèves s'en vont à l'école gentiment, soleil couchant La mère Noailly enfle son short et fait deux ou trois mouvements, soleil levant Puis elle fredonne « Les feuilles mortes » pour emmerder la mère Tranchant, soleil couchant Une, deux, c'est pas pressé, c'est le Filou qui revient du remblai Une, deux, le gus Muthuon qui s'en va faire des commissions Une, deux le petit bruit « Francis Coly » fait son pipi Et on peut voir sur la route le ver solitaire du Caquou »

LE COIN DES PETITS CURIEUX



Dans les années cinquante, à la fin de la semaine, quand on en avait assez des films vieillots, des images rayées ou neigeuses que passaient l'Amicale ou la Paroisse, on descendait bras dessus, bras dessous la rue Ambroise Paré et on rejoignait, en bandes joyeuses, sur la place, le Ciné Bellevue. On le voyait de loin avec son fronton hérité de la Brasserie qu'il avait abritée juste après l'autre guerre. Dans la salle, il régnait une ambiance décontractée et conviviale. Les enfants chahutaient, des strapontins claquaient bruyamment et tout le monde parlait fort. Quand arrivait le moment magique où l'écran s'animait, il y avait toujours un silence presque religieux, puis le naturel revenait au galop et on commentait l'action, on insultait les acteurs et on pleurait aux malheurs des jeunes premières. Le projectionniste, lui,

disparaissait mystérieusement au moment du changement de bobines pour satisfaire à un besoin pressant ou fumer une cigarette, et, si les cris des spectateurs ne le ramenaient pas, on délégait quelques pères de famille qui allaient le chercher dans les bistrotts tout proches. À l'entracte, on guettait l'ouvreuse avec son panier de friandises. On se mettait, alors, à douze pour s'acheter un paquet de bonbons. Les petits, eux, un œil suppliant posé sur leur maman, rêvaient du luxe d'un esquimaux Liarté. Toute cette féerie populaire a disparu, un soir de 1972, après un dernier western. Le cinéma s'est fait quincaillerie, supermarché, boulangerie et banque. Mais tout l'argent qu'elle abrite ne pourra jamais acheter tous ces moments merveilleux qu'y ont vécus, loin de la grisaille quotidienne, les bonnes gens du quartier.

